

RECHERCHE HISTORIQUE

LE GÉNÉRAL GEORGES BLOCH(1853-1923) ET SA FILLE GENEVIÈVE (1891-1975)

par **Christiane DEROBERT-RATEL**

Maître de Conférences
à l'Université du Sud Toulon-Var

Georges Bloch est né le 7 juillet 1853 à Rouen dans une famille juive originaire de Lorraine. Fils d'Eugène-Louis Bloch, officier d'administration, comptable des subsistances militaires, et de Rose-Aglaré Bing, l'enfant grandit dans un milieu choisi entouré de quatre frères et sœur. Tous reçoivent une éducation soignée qui leur permettra d'accéder aux milieux dirigeants de l'État : deux seront généraux, le troisième directeur de la Manufacture des tabacs, le quatrième premier président de la Cour des Comptes ; Lise, l'unique fille, intelligente, cultivée, critique littéraire à ses heures, conseillera son époux, Léon Blum.

UN VALEUREUX COLONIAL

La défaite de 70 détermine-t-elle Georges Bloch à opter pour le métier des armes ? Après avoir obtenu son baccalauréat ès sciences, ce grand jeune homme blond aux yeux bleus d'1,78 mètre, entre à Saint-Cyr, le 4 février 1872 ; il en sort 61ème sur 158. Nommé sous-lieutenant au 2ème régiment de zouaves, le 1er octobre 1873, cet excellent cavalier de constitution robuste, va prendre part à cinq campagnes en Afrique.

Du 25 décembre 1873 au 8 novembre 1878, il sert en Algérie. "Il a conservé les habitudes et les allures d'un collégien", note un colonel. Son impétuosité lui vaut quelques ennuis : en 1875, ayant répondu insolamment à l'un de ses chefs, il est puni de 30 jours d'arrêts et affecté, par mesure disciplinaire, le 17 juillet, du 2ème au 4ème zouave. La sanction s'avère efficace : "M. Bloch paraît apporter beaucoup de soin à adoucir la rudesse de son caractère", se félicite, quelque temps après, son supérieur. Veut-il faire oublier ses écarts ? Georges Bloch fréquente, en 1875-1876, l'école de tir de Blidah dont il sort 3ème sur 21 avec mention et citation au journal militaire. Promu lieutenant, le 17 mars 1877, il réintègre le 2ème zouave.

Revenu en métropole, à la fin de 1878, il est admis à l'école militaire de guerre dont il suit les cours, du 1er janvier 1879 au 31 octobre 1880. Il

obtient son brevet d'état-major avec le rang de 37ème sur 66 et mention bien.

Du 1er décembre 1880 au 11 juin 1883, il retourne en Algérie où il participe aux colonnes mobiles chargées de réprimer des mouvements insurrectionnels dans le sud oranais et passe capitaine, le 19 mars 1883.

Du 12 juin 1883 au 26 janvier 1886, il est envoyé en Tunisie où il est détaché, le 4 janvier 1884, en qualité de stagiaire, à l'état-major de la division d'occupation.

La bravoure dont fait preuve outremer Georges Bloch lui vaut la médaille coloniale en Algérie et celle du Nicham Iftikar, le 9 mars 1884.

LA FÉLICITÉ DE LA FAMILLE BLOCH

Fort bien noté, il est placé à l'état-major du ministre des armées (4ème bureau) du 16 décembre 1885 au 17 octobre 1889 et y reçoit la Légion d'honneur, le 20 décembre 1886.

Désigné comme professeur-adjoint de topographie à l'école spéciale militaire, du 17 octobre 1889 au 2 octobre 1893, il s'y montre un excellent enseignant, très apprécié de ses élèves par sa clarté, sa facilité d'élocution et d'animation.

Sa sédentarisation l'amène-t-elle à envisager de convoler ? Il épouse à Avignon, le 16 mars 1890, Léa-Elise-Valentine Baze, née le 21 mars 1868, dans cette localité. Fille de feu Elie Baze, un propriétaire, et de Rosine Muscat, la jeune fille, qui appartient à la bourgeoisie juive vaclusienne, est richement dotée : son apport qui se monte à 153.200 francs comprend notamment une maison sise à Marseille, rue de Noailles (n°11).

Dix-huit mois plus tard, le 24 septembre 1891, Léa donne naissance à Saint-Cyr-l'école, où son mari est en poste, à une petite fille prénommée Geneviève, mais que ses proches appellent souvent Ginette. Celle-ci reçoit une éducation très stricte ; elle va devoir se plier aux changements d'affectation de son père et grandir dans un environnement tout militaire. Sa parentèle, outre son grand-père qui réside à présent à Paris et son oncle Charles, un polytechnicien, compte plusieurs officiers. Quelques juristes y sont cependant recensés :

-son oncle paternel Maurice, membre du Conseil d'État, de l'Inspection des finances, puis premier président de la Cour des comptes ;

RECHERCHE HISTORIQUE

-Léon Blum, l'époux de sa tante Lise, est commissaire du gouvernement près la section du contentieux au Conseil d'État avant son élection à la Chambre ;

-Benjamin Abram, mari d'Esther, la sœur de Léa, est un avocat aixois. Bâtonnier de 1886 à 1888, maire de 1888 à 1896, membre du conseil général des Bouches-du-Rhône de 1880 à 1896, il préside cette institution de 1886 à 1887.

Un oncle maternel avignonnais se distingue par son originalité : Octave Baze, à la fois journaliste, poète, dramaturge à succès et propriétaire de plusieurs minoteries.

Tout aussi singulier est le destin de son cousin germain Paul Abram, né en 1893 : Docteur en médecine, romancier, publiciste, critique littéraire, il dirige le théâtre de l'Odéon de 1925 à 1946, puis le Conservatoire national d'art dramatique de 1946 à 1955 et occupe la vice-présidence du Conseil supérieur de la radiodiffusion-télévision française de 1959 à 1964.

La poursuite de l'excellence, le courage et le patriotisme sont des valeurs communes aux membres de la famille de Geneviève. Elles lui sont insufflées. Sa tante Esther Abram, qui s'investit à l'Oeuvre des crèches et à l'Union des femmes de France, sera pour l'adolescente un modèle. L'autoritarisme de sa tante Lise et la générosité de son oncle Léon Blum -qu'elle admire- contribueront certainement à la formation de sa personnalité. Mais, c'est principalement de son père que Geneviève tire.

Au vu de son dossier, Georges Bloch apparaît comme un "officier de haute valeur ayant de l'aptitude au commandement, sachant allier la fermeté à la bienveillance" ; c'est "un entraîneur d'hommes de premier ordre, il les conduit avec tact, exige beaucoup d'eux et obtient d'excellents résultats en prêchant l'exemple" ; "extrêmement intelligent, tenace, avisé, laborieux, d'une instruction professionnelle complète, ayant abordé toutes les hautes questions militaires et se jouant des difficultés, soignant aussi bien le détail que l'ensemble" ; "esprit méthodique, très consciencieux, caractère droit, sérieux, discipliné, d'une correction absolue dans ses relations officielles et privées, il s'est acquis de nombreuses et solides sympathies" . "Il est fanatique de son métier», soulignent ses supérieurs. Aussi, le 26 décembre 1893, est-il nommé, à 40 ans, chef de bataillon.

En 1894 et 1895, Georges Bloch est en garnison à Aix où il prend part à des manœuvres. Ce pourrait être une période heureuse. Léa retrouve à Aix sa sœur et une petite communauté judéo-comtadine. Elle est invitée en compagnie de son mari à de

grands dîners offerts par leur beau-frère, Benjamin Abram. Léa donne l'impression de s'amuser dans ce tourbillon de mondanités. Accompagnée de sa sœur, de Julie Montel, leur amie et de Mme Rossignol, l'épouse du sous-préfet, elle se rend aux courses ; chacune s'est parée de ses plus beaux atours. Leur élégance suscite l'admiration du Mémorial. qui, rendant compte de l'événement, écrit, le 16 mai 1895 : "Décidément il y a trop de jolies femmes à Aix, trop de toilettes bien portées... Citons au hasard du crayon, Mme Abram, vêtue avec autant de simplicité que de goût d'une jolie toilette de course, Mme Rossignol, charmante sous sa robe de faille mauve-mordorée, Mme Bloch en robe de foulard crème rayée d'or, Mme Montel en tulle noir ne démentant pas la beauté des Arlésiennes..." . Geneviève, quant à elle, a trouvé un compagnon de jeu en la personne de son cousin Paul Abram.

UNE FAMILLE JUIVE ATTEINTE PAR L'AFFAIRE DREYFUS

Mais survient l'affaire Dreyfus qui provoque une flambée antijuive dans toute la France. Le paisible Aix est touché : Benjamin Abram, et d'autres notables de même confession sont attaqués par la presse conservatrice. La Libre parole qui dénonce depuis plusieurs mois la présence d'officiers supérieurs israélites dans l'armée, s'en prend, le 9 novembre 1894, à Georges Bloch. Scrutant son parcours, ce journal l'accuse de grimper trop vite les échelons "passant sur le dos d'une foule d'officiers très méritants...». Sa carrière comme celle d'autres militaires juifs pâtit de ce débord de haine. Le 9 décembre 1896, il est confiné à l'état-major de Corse où il va demeurer pendant plus de cinq ans. Les appréciations de ses supérieurs se font vipérines. Le général Metzinger lui reproche, en 1898, d'être "préoccupé surtout de ses intérêts" et, en 1899, d'avoir "les défauts de sa race" : il "est assez commun, ne doute de rien et cherche trop à se faire valoir», écrit-il. Un tel jugement, ouvertement raciste, freine l'avancement de Georges Bloch : ce n'est que le 30 décembre 1901 qu'il est promu lieutenant-colonel.

Au printemps 1902, il peut enfin quitter l'Île de beauté pour la garnison de Toulouse, puis celle de Montpellier, en 1903. Régulièrement proposé depuis 1895 pour la Rosette, il ne l'obtient que le 12 juillet 1904.

Le 22 décembre 1906, il est nommé colonel. Ses pérégrinations se poursuivent, en 1908, à Montauban. Il y est victime, au cours des exercices militaires de 1909, d'un accident de cheval assez grave mais sans suite fâcheuse. Le savoir et le sens

RECHERCHE HISTORIQUE

tactique dont il fait preuve à l'occasion de ces manœuvres lui valent des félicitations de ses supérieurs qui le nomment général de brigade, le 24 juin 1910.

Les Archives israélites suivent avec fierté la carrière de Georges Bloch.

Geneviève, petit témoin de l'affaire Dreyfus n'a pu manquer de surprendre certaines conversations. La tristesse de ses parents, l'accablement de ses oncles Léon Blum, engagé activement dans le camp dreyfusard, ou Benjamin Abram, battu aux élections municipales en 1896, n'ont pu lui échapper. L'enfant a ressenti l'antisémitisme ambiant et les injustices subies par les siens ; elle s'efforcera d'exorciser ces maux en manifestant toute sa vie un courage patriotique à tous crins.

UNE FAMILLE DE PATRIOTES A L'ÉPREUVE DE LA GRANDE GUERRE

En 1911, Geneviève est une jeune fille de vingt ans d'imposante stature à l'épaisse chevelure blonde tirant sur le roux. Elle n'est pas vraiment jolie, mais son charme naturel et sa présence captivent. Le 8 juin 1911, elle épouse à la mairie de Bourg-en-Bresse, où son père commande la 27ème brigade d'infanterie, l'avocat aixois Louis Crémieu. Nous ignorons la genèse de cette union. Geneviève a-t-elle rencontré, au hasard d'une visite chez sa tante Esther Abram, ce brillant juriste, de dix ans son aîné, qui paraît promis à un bel avenir et que son cousin Paul admire (1) ? Son oncle Benjamin Abram et le père du marié, Adrien Crémieu, également bâtonnier de 1897 à 1899, ont-ils œuvré à ce rapprochement ?

Le couple s'installe à Aix,

dans un bel hôtel particulier du quartier Mazarin, où Louis Crémieu a ouvert son cabinet. Aspirant à embrasser une carrière universitaire, ce dernier consacre ses moments de loisirs à des recherches juridiques. Entre 1911 et 1913, il publie deux articles de droit maritime et un Traité théorique et pratique sur les théâtres et spectacles, de 319 pages, qui fait l'objet de commentaires flatteurs.

La carrière du Général Bloch le sépare temporairement de sa fille : à la fin de 1911, il doit rejoindre Belfort, puis, le 1er octobre 1913, Montpellier. Nommé général de division, le 21 mai 1914, peu avant le début des hostilités, il quitte le Midi pour Paris. Le 21 septembre 1914, il est adjoint au gouverneur militaire de Lyon comme inspecteur des dépôts d'infanterie. Mais, la santé de cet ancien colonial, prématurément vieilli, se détériore. Le 5 décembre 1915, il est relevé de ses fonctions par suppression d'emploi et placé dans la deuxième section (réserve) de l'état-major de l'armée. On imagine la tristesse de ce patriote, originaire des provinces perdues... Replié sur Marseille, il habite avec son épouse un appartement de la place Délibes, où il décède le 5 juin 1923.

Le bonheur de Geneviève a été de courte durée. Louis Crémieu, mobilisé, part pour le front, le 19 novembre 1914, où il reste sans interruption pen-



Geneviève BLOCH (à droite) et Germaine AMADO (au centre) pendant la grande guerre de 1914-1918 - collection Maître Max AMADO

RECHERCHE HISTORIQUE

dant près de trois ans. Détaché, en mars 1918, à la mission militaire hellénique, il ne peut regagner Aix qu'au printemps 1919.

Durant cette période de séparation, Geneviève, à l'image des dames de la communauté israélite aixoise et de son cousin Paul Abram (2), participe activement à la cause nationale en soignant les blessés qui affluent. Elle suit les cours de la Croix-Rouge et y obtient, en 1915, son diplôme supérieur qui lui permet d'être infirmière-major dans les hôpitaux du front. Elle passe, dans la foulée, son permis de conduire. A la fin de 1916, elle est détachée, sur la demande du Docteur Roux de Brignoles, chirurgien marseillais, dans son service, à l'hôpital de la Conception, en qualité d'assistance chirurgicale anesthésiste. Elle peut ainsi s'occuper de ses parents avec lesquels elle habite, en l'absence de son époux. Le dévouement et le courage dont cette infirmière fait preuve, durant la Grande Guerre, sont récompensés par la médaille d'argent des hospices civils.

LES CHOIX D'UNE FEMME DE CARACTÈRE DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

La victoire et la libération de l'Alsace-Lorraine sont source de fierté pour cette famille de patriotes aux attaches en partie messines. Mais le retour de Louis Crémieu, au début de 1919, s'avère difficile. Geneviève, depuis cinq ans, a goûté à son indépendance et découvert la richesse d'un métier qui lui permet de se sentir vraiment utile. Peut-elle se résoudre à revivre dans l'ombre d'un brillant avocat, surtout préoccupé par la préparation de son agrégation... La lecture Du mariage, l'essai de son oncle Léon Blum paru en 1907, véritable hymne au bonheur individuel et à la liberté de la femme, ou celle De L'évolution du mariage, publié en 1908 par son cousin Paul Abram, très critique envers cette institu-



Lise BLOCH, soeur du Général BLOCH, épouse de Léon BLUM et leur fils Robert. Archives d'histoire contemporaine, Centre d'histoire de Sciences Po, fonds Léon Blum

tion, n'encourage-t-elle pas les cogitations de Geneviève sur un conformisme conjugal qui ne la comble pas ? Au demeurant le caractère de cette infirmière-major qui s'est affirmé, son énergie quasi masculine, sa voix forte, s'ils imposent le respect, ne finissent-ils pas par fatiguer son époux ? Ayant connu l'enfer de Verdun, déstabilisé par ces cinq années passées sous les drappeaux, Louis Crémieu ne rêve-t-il pas d'un ailleurs ? Le vécu de chacun n'est pas propice aux concessions. Geneviève "lassée par la froideur et l'indifférence voulue et persistante" de son mari demande le divorce, en mai 1919, peu soucieuse du qu'en dira-t-on. Louis Crémieu n'oppose aucune résistance, facilitant même la procédure en

fournissant des lettres reconnaissant ses torts et en acceptant, sans sourciller, de verser la pension alimentaire réclamée. Le divorce est prononcé le 8 juillet 1919. Louis Crémieu, après avoir réussi à son agrégation, en 1922, se remarie, en 1925. Geneviève, jalouse de sa liberté, ne renouvelle pas son expérience matrimoniale et assume, sans état d'âme, sa position de femme divorcée. Absorbée par une profession contraignante et une vie sociale bien réglée, Geneviève paraît sereine. Entourant sa mère de ses soins affectueux, elle aménage avec elle, vers 1931, dans un appartement spacieux au 391 b, Rue Paradis. L'importance prise par Léon Blum dans la vie nationale la comble. Elle monte parfois le voir à Paris et est très heureuse de l'accueillir à Marseille. M. Édouard Blisson, un voisin et ami, se souvient, de l'effervescence que la visite du président du conseil engendra dans son quartier, à l'époque du Front populaire.

De 1919 à 1937, Geneviève est anesthésiste à l'Hôpital-École des Dames françaises, un établis-

RECHERCHE HISTORIQUE

sement de la Croix-Rouge. En 1936, elle participe à la fondation de l'Oeuvre d'aide aux cardiaques dont elle devient trésorière bénévole. Ses qualités étant appréciées, elle est désignée, en 1937, comme membre des commissions administratives des hospices civils et de surveillance de l'Assistance publique de Marseille. Cela lui permet d'entreprendre avec succès la modernisation du service des enfants de l'hôpital de la Conception, puis celle de la maternité de la Belle de Mai. "Ses réalisations sont d'autant plus méritoires qu'elles sont menées à bien sans aucun crédit supplémentaire. Elle y fait preuve d'un parfait esprit d'organisation et de beaucoup de dévouement envers les malades», indique le dossier que nous a communiqué la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur.

LE COURAGE D'UNE FEMME D'ACTION SOUS VICHY

La guerre qui éclate en 39, lui donne l'occasion une nouvelle fois de se dépasser. Animée par son inébranlable foi patriotique, elle repart, dès septembre, sur le théâtre des opérations, pour diriger une équipe d'infirmières de la Croix-Rouge. Sa santé ne lui permet cependant plus de faire face au dur métier d'ambulancière du front ; malade, elle doit être évacuée. Elle reprend alors ses fonctions d'anesthésiste à Marseille, pour peu de temps, car l'antisémitisme resurgit de ses cendres et les lois raciales l'atteignent. La détresse de ses coreligionnaires, qui affluent dans la cité phocéenne, la pousse à mettre ses compétences au service du comité marseillais de l'Oeuvre de secours aux enfants dont elle devient vice-présidente, de 1941 à 1943. Elle s'y investit aux côtés du Professeur Olmer, qui en est président, du Grand Rabbin Salzer et du Docteur Wolf, un alsacien. Toujours très efficace, elle réussit, en novembre 1941, à réunir les fonds nécessaires à la création d'un foyer d'enfants, suscitant l'admiration des responsables de l'O. S. E. Peu à peu, devant l'hostilité manifestée par les pouvoirs publics, l'activité de cette institution prend à Marseille, comme ailleurs, le chemin de la clandestinité, avec la mission principale d'assurer le sauvetage de l'enfance en péril.

Chassée de son appartement au début de 1942, menacée par la Gestapo, Geneviève Bloch se réfugie, en 1943, à Pont-de-Beauvoisin, une localité qui chevauche la Savoie et l'Isère. Elle y est accueillie par le Père Nicolas Rauscher, un assomptionniste alsacien, né en 1896, qui était professeur à l'externat de Scherwiller (Bas-Rhin) avant le commencement des hostilités. Pour les soustraire aux occupants, le Père Rauscher s'est chargé d'acheminer, puis de

placer ses élèves dans des établissements religieux à Saint-Albin de Vaulserre et Miribel-les-Echelles, deux villages proches de Pont-de-Beauvoisin. Dans cette petite ville, le Père Rauscher, remplit parallèlement, les fonctions d'aumônier de l'hôpital et de la communauté des Sœurs du Rosaire, qui y sont auxiliaires médicales. Aussi, habite-t-il dans un bâtiment annexe de leur couvent. "Son logement est le rendez-vous des proscrits du régime. Il y cache des juifs et des résistants. Nul ne s'entend comme lui à faire établir des états civils de rechange et à trouver des abris sûrs pour les personnes fugitives et traquées», nous indique sa notice biographique fournie par l'Assomption. Une Sœur du Rosaire, novice à l'époque, se souvient de ces va-et-vient dans cette dépendance du couvent affectée au Père Rauscher... "On se rendait compte qu'il s'y passait des choses... mais la Supérieure générale nous avait enjoint de ne pas en parler et de ne pas poser de questions...», nous a-t-elle confié. Le dossier de Légion d'honneur de Geneviève Bloch indique qu'elle "partage, au service des résistants, le travail et les risques" du Père Rauscher. Le chirurgien de l'hôpital de Pont-de-Beauvoisin, le docteur Raymond Aufrère, n'hésite pas à aller avec son gazogène soigner les blessés dans les maquis des environs. Il en accueille même dans les combles de son établissement, nous a-t-il été rapporté par d'anciens résistants. L'expérience professionnelle de Geneviève Bloch est-elle mise à profit par les deux hommes ?

Une correspondance conservée aux archives de l'Assomption, nous apprend aussi que de jeunes juifs sont cachés à l'externat de Miribel durant cette période. Cette information peut laisser supposer que Geneviève Bloch, en quittant Marseille pour Pont-de-Beauvoisin, y a convoyé des enfants secourus par l'O. S. E.

UNE RETRAITE BIEN REMPLIE

A la Libération, Geneviève Bloch retrouve son appartement marseillais de la rue Paradis où elle vit avec sa mère jusqu'au décès de celle-ci, survenu le 20 octobre 1950. Toujours volontaire, Geneviève passe en 1946, à 55 ans, son diplôme d'auxiliaire chirurgicale anesthésiste qui lui permet d'assister dans son travail le Docteur Gabriel Bertrand, tout en étant administrateur des hospices civils. Après sa retraite en 1958, elle poursuit son inlassable activité au sein de l'Oeuvre d'aide aux cardiaques que préside alors le Professeur Audier, un ancien résistant, contribuant, par son dévouement, au développement de cette association.

Pareil parcours mérite récompense : par

RECHERCHE HISTORIQUE

décret du 28 décembre 1967, pris sur le rapport du ministre des affaires sociales, Geneviève Bloch est faite chevalier de la Légion d'honneur comme son grand-père Eugène-Louis Bloch, son père, cinq de ses oncles et son cousin Paul Abram l'ont été avant elle.

D'une énergie peu commune, malgré un infarctus, elle continue à conduire jusqu'à un âge avancé sa 2 cv et se passionne pour le bridge. Elle y joue trois après-midi par semaine chez ses amies Mireille Jourdan-Barry, une ancienne infirmière de la Croix-Rouge, ou Raymonde Valabrègue, présidente des amitiés judéo-chrétiennes. Demeurée très famille, Geneviève Bloch aime recevoir sa parentèle dans son appartement de la rue Paradis, telles Catherine Malamoud la petite fille de Léon Blum et des descendantes du procureur Naquet. Des voisins, amis et cousins m'ont parlé avec émotion de cette femme d'exception affable, chaleureuse et sympathique.

Geneviève Bloch décède le 29 avril 1975, dans sa quatre-vingt-quatrième année, à Marseille. Elle y est inhumée dans le carré israélite du cimetière Saint-Pierre aux côtés du Général Georges Bloch et de son épouse (Allée E. n°30-31). Sur leur tombe ombragée est écrit en hébreu : "Que leur âme repose en paix pour l'éternité".

Sources :

Grande Chancellerie de la Légion d'honneur : Dossier de Geneviève Bloch
Archives nationales : AJ.38.113 ; AJ.38.3808 ; AJ.38.3703 et 3752 - dossier 1815 ; L. H. 258/37
Service historique de la Défense. Vincennes : 9.Y.D.582
Archives départementales d'Aix : 3.U.1.257, n°247 et 3.U.1.117-8 juillet 1919
Archives communales d'Aix, Avignon, Saint-Cyr-L'école et Marseille
Archives du Consistoire de Marseille
Archives provinciales de l'Assomption : Dossier Nicolas-Charles Rauscher

Témoignages recueillis :

Mr. Édouard Blisson
Mme Nadine Boudes
Mme Francine Coen
Mme Marie-Germaine Gastaldi
Mr. Jourdan-Barry
Mr. Malamoud
Mme Catherine Manas
Mme la Supérieure des Sœurs du Rosaire de Pont-de-Beauvoisin
Me François Vidal-Naquet

Notes

(1) Paul Abram a fait l'éloge des thèses de Louis Crémieu dans *L'évolution du mariage* et *Cartes postales*.

(2) Paul Abram, bien que déclaré inapte à faire campagne, obtient sur sa demande d'être affecté à une ambulance de l'avant où il sert plus de quarante mois. Retraçant cette expérience dans ses *Lettres pour le filleul de l'arrière*, il dédie ce recueil, paru en 1917, "à la foule glorieuse des héros anonymes et obscurs, par qui demain la France sera plus grande et plus libre".



Le Général Georges BLOCH
Cliché J. Rolin